



HAL
open science

Déréliction

Lucas Peutot

► **To cite this version:**

| Lucas Peutot. Déréliction. Luvah, 2024, 31, pp.16. <10.5281/zenodo.10727471>. <hal-04483884>

HAL Id: hal-04483884

<https://hal.science/hal-04483884v1>

Submitted on 1 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

Déréliction

Note de l'auteur

*Ce texte est une réflexion autour de la chanson, de sa structure, de sa spécificité. Je me suis grandement inspiré de la pensée de Deleuze, notamment de ses ouvrages *Logique du Sens*¹, *Pourparler*² et du documentaire *l'Abécédaire*³ réalisé par Pierre-André Boutang. Je me dois aussi de citer Hervé Couchot et son article « Les logiques de la chanson dans la philosophie de Gilles Deleuze », publié dans le bulletin de la faculté des études étrangères (Université de Sophia, Tokyo). J'ai tenté de rendre plus digeste la philosophie en l'habillant de thèmes qui me sont chers. L'écriture s'est faite en écoutant de la musique, celle qui se trouve ici même. La question de la traduction s'est posée, je l'ai évacuée par des notes de bas de page.*

Bonne lecture.

« Un silence mortel accompagne la déréliction à perte de vue »

Yasmina Khadra, Les hirondelles de Kaboul

La lumière biochimique de la station déclinait depuis quelque temps, mais cette fois, elle atteignait la lueur de l'aurore, calquant un filtre sépia sur un décor d'abandon. Il n'y avait plus qu'un occupant dans la station, et ce depuis quelques mois, contrastant avec la vie qui s'en était emparée bien avant, lorsque l'équipe scientifique était arrivée sur Kepler-452 b, aussitôt renommée « l'autre Terre ». De cette équipe, il ne restait plus que Lawrence Bridges : tous les autres avaient disparu.

Il hantait la station comme un fantôme refusant de disparaître en paix. C'est ce qu'il était, un spectre, répétant encore et encore les tâches qu'on lui avait apprises avant son départ. Il était biologiste, avant. Puis il était devenu ingénieur par intermittence, simplement le temps de s'occuper des modules de la station qui cessaient de fonctionner les uns après les autres. Il savait pertinemment qu'il allait bientôt ne plus trouver de solution, que ses maigres connaissances glanées dans les livres ainsi que les pièces de rechange, empruntées ci et là sur d'autres modules éteints depuis une éternité, ne suffiraient plus. C'était comme un décompte, bien plus insidieux, celui qui ne s'articule pas au gré d'un tempo déclaré par des « tic-tac » énervant. Celui-ci apparaissait à des intervalles irréguliers, sans réels signes annonciateurs. Un matin, Lawrence se levait et tel module avait cessé de fonctionner, tel appareil s'était éteint pour la dernière fois. Un rappel étrange d'une mort annoncée, progressant dans la station au fil de ses apparitions soudaines, implacables. Un jour, bientôt, ce sera le module d'oxygène qui cessera de fonctionner, et ce jour-là, si et seulement si Lawrence se réveille, l'horloge de son apocalypse personnelle se mettra à résonner dans les couloirs vides. Allait-il mourir entre les murs qui l'entouraient ?

Buvant une mixture infâme qu'il avait baptisée *café*, mélange d'algues broyées au pilon et bouillies, il regardait d'un drôle d'air le néon qui avait décidé d'imiter la pointe du jour. Encore un problème. D'habitude, les appareils cessaient de fonctionner d'un coup, mais le système de bioluminescence, composé de micro-organismes fluorescents, semblait dépérir de manière beaucoup plus, *humaine*.

Comme une démonstration préventive.

¹ Deleuze, G. *Logique du sens*. Editions de Minuit, 1969.

² Deleuze, G. *Pourparlers* (1972-1990). Editions de Minuit, 2003.

³ Pierre-André Boutang, *L'abécédaire de Gilles Deleuze*. 1996. Sodaperaga.

Il avala, esquissant un rictus de dégoût, *encore un jour au paradis*.

Il savait qu'il ne lui restait que peu de temps avant que sa santé, aussi bien mentale que physique, ne suive le chemin du néon. Son esprit avait trouvé un répit dans le seul signal qu'il recevait de la Terre ; située à mille quatre cents années-lumière ; celui d'une radio amateur, recyclant des titres musicaux du vingtième et du vingt et unième siècle. Niagara chevauchait aux côtés de Bob Dylan, se diluant ensuite dans une rythmique pop d'un Prince qui courait dans les pièces vides, se répercutant sur les murs gris. Il n'y avait aucune logique inhérente à la succession musicale, comme si les titres s'entrechoquaient les uns contre les autres dans une diversité hasardeuse. Cette station radio l'accompagnait nuit et jour, dispersée à travers les enceintes de la station, qu'il mettait un point d'orgue à entretenir. Du lever au coucher, les chansons se bouscuaient.

Il en était convaincu : c'était grâce à elles qu'il était encore là, qu'il était le dernier hantant encore la station. Pas tout à fait revenant, car il n'était pas parti, pas tout à fait vivant, car il ne *vivait* plus. Lui qui n'était pas matérialiste, il apportait maintenant autant d'importance à ce signal radio qu'à sa propre vie, il *aimait* réellement ce signal. *Pouvais-t-il parler de matérialisme pour une chose qu'il ne pouvait même pas saisir de ses doigts ?*

Les jours se ressemblaient tous, jusqu'à former une bouillie similaire à celle qu'il avalait tous les matins. Il se levait à six heures, allumait la radio puis buvait son café tout en faisant l'inventaire des « nouvelles » (une manière bien plus digeste pour évoquer tous ces appareils ayant rendu leurs derniers souffles). À sept heures, il sortait se promener dans un périmètre bien précis avant de revenir pour regarder un film. Après son déjeuner, il faisait une sieste puis prenait un temps pour lire. Son dîner s'accompagnait d'un second film. *Ad vitam aeternam*.

Le mélange glissa une dernière fois le long de sa gorge. Lawrence s'y était habitué. Étonnamment, l'humain s'habitue à énormément de choses lorsqu'il n'a pas vraiment le choix. Il termina son inspection de la station et de son équipement, passant des salles inutilisées aux salles inutilisables. Sa ronde s'acheva sur la ferme hydroponique qui produisait oxygène et nourriture grâce à des plantations génétiquement modifiées cultivées dans des solutions nutritives. Si sa vie ne devait ne tenir qu'à un fil, c'était bien l'énorme machinerie rouillée qui diffusait l'oxygène dans toute la station. Aujourd'hui, tout était normal. Il refit un dernier tour de la station, comme pour s'assurer que rien n'avait bougé. Lawrence était certain d'avoir développé une légère paranoïa. Il se retrouva une nouvelle fois devant le néon.

Le soleil se levait sur l'autre Terre, comme pour indiquer que la mort prochaine des lampes n'était qu'un abandon de plus à la nature de Kepler-452 b.

Laissant le néon dépérir en silence, il se dirigea vers le pont de sortie. Il était sept heures, « l'heure de la promenade » comme l'appelait Lawrence. Comme Kant, il s'était fixé l'obligation de sortir une fois par jour, toujours à la même heure, pour découvrir peu à peu l'environnement qui l'entourait. Environnement qu'il avait visité un nombre incalculable de fois et dont il ne découvrait plus rien depuis bien longtemps.

Lawrence s'équipa de sa combinaison, vestige d'une époque où il aurait pu être spationaute, et se dirigea vers le sas. Activant une à une les sécurités de la station, il s'installa dans le sas, laissant l'air disparaître dans une décompression sonore. La pression de l'autre Terre était bien plus grande que celle pouvant être supportée par un être humain, mais elle avait permis le développement de la vie sur la planète, laissant d'immenses plaines se couvrir d'une herbe jaune, assez haute pour atteindre le genou, dont les mouvements laissaient transparaître les courants d'air qui serpentaient dans ce monde.

D'un mouvement, il commuta le signal de la radio à son casque, laissant sa combinaison être envahie par une reprise de Jimmy Hendrix, *All Along the Watchtower*⁴. Cette chanson résonnait particulièrement en lui, comme si un *on* s'adressait à lui depuis la Terre.

« *And the wind began to howl, hey
All along the watchtower* »⁵

Lui aussi avait l'impression d'être toujours autour de sa tour de guet. De ne jamais pouvoir s'échapper. Sa réserve d'oxygène n'avait que quelques heures d'autonomie, d'une certaine façon, il était attaché à sa tour de guet, un lien vital, une chaîne d'oxygène qui le retenait encore et toujours à proximité de la station. S'approcher de la limite, c'était jouer avec la mort. Plus que jouer avec la mort, c'était jouer avec la folie : par une étrange coïncidence, le périmètre qu'il avait délimité en calculant son temps de retour à la station était similaire à celui du signal émis par les antennes. S'il osait sortir de la zone, il allait perdre plus que la vie : il allait perdre ses précieuses chansons.

D'une certaine façon, sa vie était devenue chanson.

Il avait accès à une bibliothèque informatisée disposant d'un tel volume de données qu'il y avait assez de films et de livres pour une dizaine de vies, mais les concepteurs de la station avaient visiblement oublié, volontairement ou non, d'y enregistrer de la musique. Cet oubli donnait un caractère précieux au son qui sortait des haut-parleurs de sa combinaison. On lui avait dit il y a bien longtemps : *tout ce qui est rare est précieux*, or, aux dernières nouvelles, il était bien le seul à détenir de la musique à dix mille quatre cents kilomètres à la ronde, peut-être même dans toute la constellation du Cygne. Rare, elle était d'autant plus précieuse qu'elle était éphémère, les chansons se succédaient, encore et encore, passant comme le vent qui couchait l'herbe.

S'il effleurait la musique en regardant des films, c'était toujours différent d'une réelle écoute. Là, à cet instant précis, seul dans une prairie qui semblait infinie, il n'avait que la chanson comme compagne de vie.

Caché derrière la visière teintée de son casque, le paysage vallonné se fondait en une photographie de mer agitée, comme si les vagues s'étaient arrêtées dans leurs mouvements, prêtes à reprendre à tous moments sans jamais y arriver. Au fur et à mesure de ses pas, les chansons, à contrario du paysage, avaient changé, passant à une musique post-rock aux percussions électroniques accompagnant parfaitement l'errance rêveuse caractéristique de ses promenades matinales.

Sa combinaison émit un petit son strident fracturant le rythme hypnotique de la chanson qui s'était couplée aux pas de Lawrence. Il s'arrêta. Devant lui s'étendait une mer d'herbe, comme s'il n'avait fait que du surplace depuis qu'il était parti. La seule preuve de son déplacement était la station, petite structure ceinturée par un infini végétal, qui émergeait mystérieusement au milieu de la nature, comme mue par les dernières forces qui lui restaient et qui l'empêchait de s'effondrer.

L'alarme annonçait à Lawrence l'heure de rentrer, s'il ne faisait pas demi-tour, il manquerait d'oxygène. Il s'était déjà imaginé être en retard, et, arrivant à la station, s'effondrer devant le sas de la petite structure, mourir d'asphyxie à un ou deux mètres seulement de la sécurité. Il se remit en marche.

La fracture causée par l'alarme l'avait tiré d'un état semi-conscient. Il se rendit compte qu'il n'avait aucunement compris les paroles de la chanson qui l'avait accompagné tout au long du chemin, et pourtant, il les avait écoutées, comme si un gouffre s'était créé entre le chant et les paroles. Il y avait eu un quelque chose, impossible de dire son origine, qui avait dissocié le sens et la performance. Comme si le tressage qui reliait les deux s'était délié un instant. La radio ne passait que des chansons anglaises, il comprenait donc assez facilement les paroles, mais cette fois, tout s'était délité. Il reprit son écoute,

⁴ Hendrix, J. 1968. "All Along The Watchtower", Electric Ladyland.

⁵ « Et le vent a commencé à hurler, hey / Tout le long de la tour de guet ».

avide de pénétrer ce secret. La chanson suivante était un mélange saugrenu entre de la pop et du hard rock, un titre d'Enter Shikari, *Arguing with thermometers*⁶. La violence se mélangeant au côté bien plus entraînant d'une batterie dansante, Lawrence s'obligea à se glisser derrière les paroles, derrière les mots. Et contrairement à ce qu'il avait pensé, il y avait bien un quelque chose lorsqu'il dénouait ce nœud : sans paroles, nu comme un vers, la chanson, perdant son « chan » : il n'y avait plus que le son. Un son sans sens, mélange d'instruments. S'il y avait bien sûr, de la batterie, de la guitare et de la basse, à cela s'ajoutait la performance vocale. Fouillant d'une oreille inquisitrice, l'image de la posture même du chanteur lui apparut à l'esprit, un visage aux traits tirés, hurlant à plein poumons des mots qui avaient, pour cette fois, perdu toute signification.

Sans qu'il ne se rende compte, il avait déjà parcouru le chemin qui le séparait de la station, sa combinaison affichant un niveau d'oxygène bas, comme pour lui rappeler qu'il avait osé sortir, qu'il avait franchi le seuil du seul lieu où il était en sécurité. Il se dévêtit de sa combinaison et, se faisant rattraper par l'habitude, reprit le cours de sa journée comme si l'instant musical qui s'était ouvert à lui lors de sa promenade n'était déjà qu'un lointain souvenir.

De nouveau, il but son café, grimaçant à chaque fois qu'il portait la tasse à ses lèvres. Il était bien plus amer que quelques semaines auparavant, ou était-ce qu'une impression paranoïaque ?

Il avait eu du mal à s'endormir la nuit précédente. Bien qu'il ait réussi à anesthésier son esprit durant l'après-midi, celui-ci s'était emballé au coucher. Bloqué dans son lit, Lawrence n'avait eu d'autres choix que de confronter ses pensées incessantes. Elles revenaient toujours à l'étrange gouffre qui s'était ouvert sous ses pieds lors de sa promenade musicale. Cela faisait si longtemps qu'il n'avait rien vu de nouveau que son esprit s'affolait devant la potentialité même d'une découverte. L'habitude avait anesthésié ses pensées. Maintenant, elles tourbillonnaient sans réellement gagner en consistance : il ne savait plus discipliner son esprit, s'attacher à une idée demandait une concentration dont il avait perdu la faculté. Mais il était certain qu'il s'était passé quelque chose à ce moment, lorsque, plongé dans une solitude totale, n'ayant que la chanson à laquelle se raccrocher, il avait découvert un autre monde. Il avait réussi à défaire le tissage, mais ne s'était intéressé qu'à une partie, celle du son, qu'il n'avait fait qu'effleurer, il en était *certain*. Mais la soif de découverte le poussait à franchir le pont et à jeter un œil à l'autre filé. C'était décidé, lors de sa prochaine promenade, il se dédierait à l'écoute des paroles et de leurs sens.

Sans renoncer à ses habitudes, il fit une inspection de la station, s'arrêtant une nouvelle fois sur la lumière biochimique qui avait viré à un orange tanné, changeant de nuance de manière hasardeuse. La lueur avait atteint le point de non-retour : celle où elle ne pouvait plus lutter face à la lumière de l'étoile qui passait par les baies d'observations. Puis, avec une certaine excitation, Lawrence enfila sa combinaison, parer à sortir de son antre, pour découvrir un nouvel espace.

Il marcha un moment, alors même que les chansons se succédaient les unes aux autres, mais sans jamais réussir à entrer dans la même disposition que lors de sa précédente promenade. Son esprit était trop alerte, trop présent, il n'arrivait pas à se laisser couler dans le flot musical. Il s'arrêta, ça ne servait à rien de s'entêter, fallait-il qu'il fasse demi-tour ? Il se laissa tomber dans l'herbe. Couché, enfermé dans une combinaison qui le coupait de l'extérieur, il ne voyait plus qu'un ciel bleu, sans aucun nuage, encadré par les herbes hautes. Voilà ce qu'il lui fallait : un nouveau point de vue.

⁶ Enter Shikari.2012. "Arguing with thermometers". A Flash Flood of Colour.

Alors qu'il contemplait le bleu du ciel, il réussit enfin à détacher les paroles de la chanson *Asylums for the Feeling*, de Silent Poets⁷.

« *A silent faulty feeling*
À silent fault
A silent faulty feeling
A silent fault
I sigh and fall to the ceiling
I sigh and run to the kneeling
Asylums for the feeling »⁸

Ce texte, si particulier, aurait aussi bien pu être détaché pour être lu, ou bien récité comme un poème, mais alors, pourquoi passer par la chanson ? La performance vocale, le chant, ajoutait-il quelque chose de plus à ce message ? On aurait tout à fait pu le lire, autant à voix haute que silencieusement. Puis il comprit. Il y avait quelque chose dans la répétition, quelque chose dans le texte qui le détachait de simple possibilité d'être lu.

Il y avait bien un langage, un sens, mais qui échappaient à la signification tout comme au principe de contradiction. Il y avait bien une logique, mais une logique interne, toujours équivoque, dédoublée, proliférante. Il avait l'impression que le texte, chanté, avait suspendu entièrement son jugement, opérant une cristallisation de sa possibilité d'affirmer ou de nier. La vérité, à l'instant même où le texte défilait, n'était plus stable. Il était maintenant possible d'affirmer simultanément et sans se contredire deux propositions complètement différentes sans toutefois enrayer la machinerie de la vérité, qui continuait de fonctionner hors de cet instant. Et pourtant, même si la contradiction devenait inopérante, il y avait toujours un pan irréductible au langage, celui de la signification de ces mêmes propositions qui côtoyaient les choses qu'elles désignaient. Le texte de la chanson tenait dans un microcosme liminaire, existant exactement à la frontière des propositions et des choses⁹. Il y avait dans la chanson la parfaite structure brouillant la binarité des discours porteurs de signification et de vérité.

L'alarme de sa combinaison se mit à résonner dans le casque. Il devait rentrer. Elle ne signifiait plus tant la limite du stock d'oxygène, mais bien plutôt la fin de la réflexion. Avec une certaine difficulté, il quitta le nid qu'il avait créé au milieu de l'herbe. Il fit demi-tour, reprenant le cours de sa journée.

La nourriture produite par la ferme hydroponique semblait de plus en plus amère, c'était à peine si Lawrence avait touché à son assiette. Le repas était toujours le même depuis qu'il était arrivé, un parfait mélange comblant tous les besoins protéino-énergétique d'un homme. Mais il y avait quelque chose de nouveau, comme si la nourriture avait changé de goût. Lawrence était assis à table, observant son plat d'un œil inquisiteur. Il était partagé, impossible de dire d'où venait le problème. La ferme hydroponique était en parfait état, la production d'oxygène n'avait pas bougé, et la nourriture produite était toujours la même. *Le problème venait sûrement de lui. Peut-être de ses découvertes récentes ?* Comme si l'entrée de la nouveauté dans son *kosmos* si bien ordonné remettait tout en question. Il avait de nouveau envie de se promener. Non, ce n'était pas « promener » dont il avait envie, mais bien plutôt « sortir écouter de la musique », il fallait qu'il soit honnête avec lui-même. Il voulait plonger une nouvelle fois dans un univers qui n'était pas vide, contrairement à l'océan de plaines qui s'étendait à perte de vue. Une

⁷ Silent poets. 2018. "Asylums for the Feeling". Dawn.

⁸ « Un sentiment mauvais et silencieux / Une faute silencieuse / Un sentiment mauvais et silencieux / Une faute silencieuse / Je soupire et tombe au plafond / Je soupire et cours à genoux / Des asiles pour les sentiments ».

⁹ Nous tirons cette phrase de *Logique du sens*. Deleuze, G.

nouvelle lumière s'était créée en lui. Il devait la saisir et la garder contre lui. D'un geste, non calculé, il se leva. Ce n'était plus son esprit qui contrôlait ses gestes, mais son corps : il fallait qu'il sorte.

Couché dans l'herbe, il tenait entre ses doigts gantés un stylo, peut-être le dernier de la station. Il avait retourné plusieurs salles avant d'en trouver un. À son époque, les stylos s'étaient métamorphosés en tablette, mais cette fois, il avait besoin d'écrire sur du papier, c'était un besoin physique. Il cessa de jouer avec l'objet et s'installa le plus confortablement possible. Engoncé dans l'imposante combinaison, il tentait le plus possible de sentir le stylo et la feuille à travers ses gants de carbyne tressé. Tremblant, il n'avait pas fait cet exercice depuis des années, il appuya la pointe du stylo sur la feuille, écrivant au rythme de la musique qui égrainait le temps qui lui restait avant la sonnerie de l'alarme.

« Il y a dans la chanson une parole, travaillée par la performance du chanteur, qui échappe totalement à la signification. Il est impossible d'évaluer les propositions faites par les termes de "vrai" ou de "faux", tout ceci n'a plus de sens. Il est bien plutôt nécessaire d'y substituer le couple de "juste" et de "faux", un rapport qui n'est plus binaire, où il n'est plus question de sens ou de non-sens, mais un rapport totalement basé sur la performance toujours en équilibre entre les deux. C'est avant tout l'affirmation d'une voix, qu'on ne peut évaluer par la signification au réel. Il y a un grain de voix, un style de la chanson qui prime sur toutes notions de vérité et de logique du message, il y a clairement dans la musique un a-signifiance. »

Il posa son stylo et écouta, il devait savoir. La chanson, rythmique envoutante au son acide de guitare électrique, suivait une structure classique, coincée dans une boucle entre le couplet et le refrain. Il y avait bien une construction type, un agencement convergeant et divergeant. Il reprit sa feuille et contempla son écriture. Sans s'en rendre compte, il avait vomi les mots sur ce papier, mais en reprenant un peu de hauteur, il grimaça. Les signes qui ornaient le papier alternaient entre des hiéroglyphes indéchiffrables et l'écriture tremblante d'un enfant. Peu importe. Le stylo à nouveau entre ses doigts gantés, il reprit sa tâche.

« Les chansons sont formées à partir d'un même moule, une construction type, comme un cahier des charges, qui fait converger et diverger deux textes et deux voix. Le refrain concerne un objet particulier, tandis que les couplets forment les séries divergentes où celui-ci circule¹⁰. Il y a deux airs, toujours en redondance, comme deux connexions qui ne cessent de se faire et de se défaire. Et cette divergence se retrouve dans les paroles, en tant qu'elles sont textes chantés : la ligne mélodique, la musique, se trouvent dans un tressage très serré avec le texte, comme un chassé-croisé entre le Dire et le Chanter. Il y a dans la chanson un antagonisme très fort, tout en étant complémentaire entre ces deux modes d'expression, tout se joue sur la ligne très fine de cette question : qui privilégier entre la rime ou la raison ? »

Son de l'alarme. Assommé, Lawrence se releva, l'esprit vide, épuisé devant la surenchère d'informations, il avait réussi à canaliser ses pensées, au son de la rythmique dispensé par les chansons qui le guidaient dans son écriture. Du bout des doigts, sans réellement les sentir à travers ses gants, Lawrence rapporta les feuilles qu'il avait remplies d'une écriture fiévreuse.

¹⁰ « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? », L'île déserte et autres textes. Deleuze, G. 1972

Ce matin, Lawrence ne but pas son café. Il restait debout, coincé devant les feuilles posées sur la table. Tout ce qui s'était passé le jour d'avant ne lui revenait qu'à travers une brume rêveuse, avait-il vraiment été là ? La lumière biochimique avait finalement cessé de fonctionner, mais il ne l'avait pas remarqué. Il s'installa à la table, reprit le stylo, et recopia avec beaucoup de soin ses pérégrinations mentales, accompagné par la musique sortant des enceintes de la station.

Il s'équipa à nouveau de sa combinaison, passa le sas et marcha, tout droit, comme un missile, jusqu'à trouver l'endroit, peut-être le même que celui du jour d'avant, peut-être pas, impossible de le dire. Il s'installa en tailleur, comme un yogi, et il écouta.

Il écouta un long moment avant que son esprit ne se saisisse de la chanson comme objet d'étude. Il y avait deux points qui le troublaient, deux problèmes précis : si la notion de vérité n'était pas la notion déterminante dans les paroles des chansons, y avait-il un point d'importance ? Quel était le socle qui permettait la construction d'un texte sans signification ? Le second problème était celui de la structure, il avait déjà abordé le point avec l'entrelacement antagoniste du refrain et du couplet, mais il y avait une caractéristique propre qui méritait un temps de réflexion : celui de la répétition.

Il se saisit de son stylo, et griffonna sur la feuille.

Le premier problème était assez simple à résoudre. Si la vérité n'était pas la notion soutenant la fondation du texte, il y en avait donc une autre, même plusieurs autres. Pour Lawrence, les notions d'importance, de nécessité et d'intérêt étaient bien plus importantes que celle de vérité¹¹. L'importance de la mélodie, la nécessité du bon mot, au bon moment, et son intérêt dans le texte, pas dans son lien avec la vérité, mais dans le sens qu'il faisait avec le Dire de la chanson.

Le second problème était bien plus complexe. Il y avait dans la chanson qu'il écoutait, *Hurt*, de Johnny Cash¹², une prépondérance de la redondance, autant dans la ligne mélodique que dans l'agencement du texte. La chanson était faite de répétitions centrales, mais qui produisent toujours de la nouveauté par le tissage de la mélodie et des paroles. Et c'était peut-être pour cela que, même lorsque les chansons abordaient des thèmes déjà usés, elles semblaient toujours en dire de nouvelles choses. Comme si l'itération restait féconde, relançant encore et toujours les situations dans l'inédit et dans le singulier. La chanson était donc réitérable, mais chaque fois chargée d'un affect à l'intensité singulière¹³. Elles jouent le rôle de clichés tout en s'en distançant.

Il se releva, l'alarme de sa combinaison allait bientôt sonner, mais il lui restait un peu de temps. Il ne bougea pas, il se sentait comme appelé par l'océan d'herbe, hypnotisé par le mouvement syntonique qui agitait les brins dans un rythme lent. L'alarme résonna dans son casque. D'un mouvement, il l'éteignit, agacé par un son qu'il ne voulait pas entendre. Devant lui, le vide s'étendait sur plus d'un milliard de kilomètres carrés. Sa vie ne tenait qu'à quelques pas, il n'avait qu'à partir à contresens. La pensée, intruse dans le flux, avait fait son nid. Il pouvait contrôler son apocalypse personnelle, il avait le pouvoir. Il leva le pied, prêt à faire le geste. Mais l'angoisse le balaya comme une lame de fond, un sursaut venu de la lumière qu'il avait gardé en lui. Il trembla, et reposa son pied. Il fit demi-tour, retournant à grands pas à la station, avant de manquer d'oxygène.

¹¹ Deleuze, G. Pourparlers.

¹² Johnny Cash. 2022. « Hurt ». American IV: The Man Comes Around.

¹³ Peter Szendy, Tubes, La philosophie dans le Juke-box. Les éditions de minuit. 2008.

Lawrence se réveilla en sursaut, il avait l'impression d'étouffer. Il ne s'était jamais senti aussi mal, additionnant une profonde nausée à une violente céphalée, comme un clou enfoncé dans son cerveau. Avec beaucoup de difficultés, il se leva, s'aidant des murs pour se guider. La station était plongée dans le noir. *Mais bon dieu, pourquoi les lampes biochimiques ne marchaient plus ?* Lawrence savait absolument ce qui se passait, mais il devait en avoir le cœur net. Il réussit à atteindre la ferme hydroponique. Le ronronnement des machines était absent, tout baignait dans un calme irréel. Il se glissa avec beaucoup de difficultés au panneau de contrôle, mais celui-ci restait définitivement muet.

Rebroussant chemin, il attrapa sa combinaison et s'enfila à l'intérieur. Le retour d'un niveau normal d'oxygène soulagea ses poumons, comme s'il avait cessé de respirer depuis une éternité. Il prit une profonde inspiration, et se dirigea directement vers la table. Il se saisit de ses feuilles et de son stylo puis retourna vers le sas. D'un geste, il en activa l'ouverture d'urgence, laissant le peu d'air restant dans la station s'échapper. S'en était fini de sa maison, et il ne lui restait que quelques heures d'oxygène avant de disparaître à son tour. Mais il ne mourrait pas en ces murs. C'était l'heure de sa dernière promenade.

Sa combinaison utilisait les antennes pour relayer le signal de la radio, mais cette fois, Lawrence la coupa, il avait besoin d'être avec lui-même. Il marcha dans le silence. Pour la première fois depuis des mois, il entendait ses pas fouler le sol et le système de respiration de la combinaison qui s'activait à chaque fois qu'il expirait.

Lawrence marcha jusqu'à la limite qu'il n'avait osé franchir le jour d'avant. Une nouvelle fois, il se trouvait devant cette frontière invisible. Il se retourna, regardant la petite structure qui l'avait hébergé pendant un temps incalculable. Il réactiva la radio. Comme un signe, la chanson *All Along the Watchtower* résonna dans la combinaison. Sa tour de guet s'était effondrée, il était maintenant seul.

Il se sentait calme, apaisé, le poids qui avait pesé sur lui toutes ces années s'était envolé. Il s'installa de nouveau en tailleur, se saisit de ses feuilles, et écrivit.

Il ne se releva que lorsqu'il eut fini. Il n'avait écrit que quelques mots, mais ceux-ci avaient été murement réfléchis. Il savait pertinemment que son texte se perdrait dans le vent qui ne cessait de souffler sur ces plaines infinies, mais peu importe, il l'avait écrit pour lui. Il se releva, épousseta sa combinaison, et, lâchant ses instruments de travail, franchit la frontière qu'il avait frôlée tant de fois. L'alarme de sa combinaison sonna, mais il l'éteignit, préférant écouter la radio, juste une dernière chanson. À chaque pas, le signal se brouillait de plus en plus, jusqu'à ne devenir qu'un bruit bourdonnant.

« Alors que je n'ai jamais été aussi seul, je ne me suis jamais senti aussi entouré. Car j'ai compris la spécificité de la chanson, elle était dans le tissage qui lie parfaitement le chant et le son, la mélodie et le texte. Mais aussi et surtout, les gens. Je pense que ces chansons, depuis le début, me connectent parfaitement aux autres, ceux qui sont, ceux qui ont été et ceux qui seront. Tous ceux qui seront reliés par la chanson, autant les artistes que les auditeurs. Le tissage de la musique n'est pas seulement interne, il est aussi et surtout externe, un lien entre tous.

You are We¹⁴ »

¹⁴ While She Sleeps. 2017. You are We.